

A. Z.

A-venir du structuralisme

Le périple structural, de Jean-Claude Milner

Je voudrais proposer ici une introduction au structuralisme, en posant une série de questions. Qu'est-ce que le structuralisme et qu'a été son rôle dans le champ du savoir ? Quelles relations entretient-il avec les autres formes de savoir, et notamment avec les sciences humaines ? Le structuralisme fait-il partie des sciences humaines, et si non en quoi s'en détache-t-il ? Y a-t-il des raisons théoriques à son abandon, et si oui quelles sont-elles ? Que peut-on en attendre aujourd'hui ?

Genèse

La discipline dont provient le structuralisme est la linguistique. Le mot lui-même de « structure » apparaît dans les années 1920 avec le Cercle linguistique de Prague, dont on retient souvent en particulier le nom de Roman Jakobson – mais il y en a d'autres. Ces linguistes des années 1920 se réclament d'un linguiste en particulier, Ferdinand de Saussure, linguiste suisse décédé en 1913, qui a enseigné notamment en France, où il a fondé une école d'une grande importance, et dont l'œuvre la plus connue, bien qu'elle soit posthume, est le *Cours de linguistique générale*, composé par ses élèves à partir de notes de cours. Œuvre d'une importance considérable.

Pourquoi se réclamer de Saussure ? Parce qu'ils voient en lui un précurseur de la linguistique structurale qu'ils proposent, parce que Saussure a, entre autres, émis l'idée que la langue formait un système synchronique de signes arbitraires. Pour lui il faut saisir la langue comme un tout, et expliquer les transformations d'une langue donnée non plus en partant de d'unités isolées de cette langue, mais en observant leurs interrelations. Je cite à ce propos Benveniste :

« Le principe fondamental est que la langue constitue un système, dont toutes les parties sont unies par un rapport de solidarité et de dépendance. Ce système organise des unités, qui sont les signes articulés, se différenciant et se délimitant

mutuellement. La doctrine structuraliste enseigne la prédominance du système à travers les relations des éléments, aussi bien dans la chaîne parlée que dans les paradigmes formels, et montre le caractère organique des changements auxquels la langue est soumise¹ ».

Prenons un exemple en phonologie structurale. Pour Jakobson, si l'on parle, c'est pour être entendu et compris. Ainsi la matière sonore, phonique, de la langue, est conçue de telle sorte que l'on puisse différencier un mot d'un autre, et donc différencier les significations des mots. C'est ce qu'il appelle la fonction *distinctive* du son. Et l'élément porteur de cette distinction, c'est ce qu'il appelle le phonème, l'unité de base de la langue. Or ces unités de base, les phonèmes, diffèrent en fonction des différentes langues, des différentes *structures* linguistiques. Ainsi en français, les sons « é » (le « e » accentué fermé ; en phonétique : *e*) et « è » (le « e » accentué ouvert ; en phonétique : *ɛ*) ont une valeur distinctive, par exemple pour différencier les mots « fée » et « fait ». Or, en russe, on trouve également ces deux sons, *e* fermé et *ɛ* ouvert, mais ils n'ont pas cette valeur distinctive : ils varient seulement en fonction du type de consonne devant laquelle ils sont employés. Ce qui veut dire que le *e* fermé et le *ɛ* ouvert, en russe, ne se rencontrent jamais dans la *même position* (contrairement à l'exemple français : « fée » - « fait »), et donc ne peuvent pas servir à *distinguer* deux mots. En conséquence, en français, le *e* fermé et le *ɛ* ouvert sont deux phonèmes différents, tandis qu'en russe, ils ne sont que deux variantes d'un même phonème. Seconde conséquence : le Russe aura un mal fou à *entendre* la différence entre le « é » et le « è », et à faire la différence acoustiquement, et *donc* sémantiquement, entre « fée » et « fait » ou tout autre couple de mot français se servant de la différence entre ces deux phonèmes².

Par la suite, certains ont voulu articuler les principes de la linguistique structurale, à d'autres domaines et d'autres disciplines, comme l'ethnographie ou la psychanalyse, mais aussi l'économie, la littérature, etc... Pour l'ethnographie, on retient surtout le nom de Lévi-Strauss, qui rencontre Jakobson en 1942 à New-York, où s'était constituée une école où se réunissaient des intellectuels francophones ayant fui la guerre, va suivre ses cours et en être profondément marqué, au point de tenter d'appliquer le type de raisonnement de la linguistique structural aux sociétés qu'il étudiait, et en particulier en ce qui concerne les systèmes de parenté et les mythes. Il s'en explique dans la préface aux *Six leçons sur le son et le sens* de Jakobson :

¹ Émile Benveniste, *Problèmes de linguistique générale, I*, Paris, France, Gallimard, 1966, p. 98.

² Roman Jakobson, *Six leçons sur le son et le sens*, Paris, France, Éd. de Minuit, 1976, p. 43-45.

« Aujourd'hui mieux que jamais, avec le passage des ans, je reconnais les thèmes de ces leçons qui m'ont le plus fortement marqué. Si hétéroclites que puissent être des notions comme celles de phonème et de prohibition de l'inceste, la conception que j'allais me faire de la seconde s'inspire du rôle assigné par la linguistique à la première. Comme le phonème, moyen sans signification propre pour former des significations, la prohibition de l'inceste m'apparut faire charnière entre deux domaines tenus pour séparés. A l'articulation du son et du sens répondait ainsi, sur un autre plan, celle de la nature et de la culture. Et, de même que le phonème, comme forme, est donné dans toutes les langues au titre de moyen universel par lequel s'instaure la communication linguistique, la prohibition de l'inceste, universellement présente si l'on s'en tient à son expression négative, constitue elle aussi une forme vide, mais indispensable pour que devienne à la fois possible et nécessaire l'articulation des groupes dans un réseau d'échanges d'où résulte leur mise en communication. Enfin, la signification des règles d'alliance, insaisissable quand on les étudie séparément, ne peut surgir qu'en les opposant les unes aux autres, de la même façon que la réalité du phonème ne réside pas dans son individualité phonique, mais dans les rapports oppositifs et négatifs qu'offrent les phonèmes entre eux³ ».

Foucault

J'en viens au livre de J.-C. Milner, *Le périple structural*, qui vise à « donner une idée plus exacte et unitaire de ce qu'on a appelé le structuralisme⁴ ». Milner pose qu'on a rangé sous ce terme deux choses qu'il faut distinguer : un programme de recherche, qui appliquait strictement les principes structuraux, et un mouvement de *doxa*, d'opinion. Le premier se termine vers 1968, sans lien direct avec mai 68, le second vers le milieu des années 70.

Pour ce qui est de la *doxa*, je vais juste en dire quelques mots, mais c'est développé longuement dans le livre. Il y a chez Milner toute une théorie de la séparation entre ce qui est de l'ordre du savoir et ce qui est de l'ordre de la *doxa*, de l'opinion. Cette notion de *doxa*, elle vient d'abord de Platon, mais on en retrouve aussi une véritable théorie chez Lacan, ou encore chez Mallarmé avec ce qu'il appelait le Journal ou l'« universel reportage ». La *doxa* c'est donc

³ Claude Lévi-Strauss, préface à *Ibid.*, p. 12.

⁴ Jean-Claude Milner, *Le périple structural: figures et paradigme*, Lagrasse, France, Verdier, 2008, p. 7.

tout ce qui est de l'ordre des idées communes, courantes, des préjugés, et donc par là elle s'oppose à ce qui est de l'ordre du savoir. Et pour Milner les deux caractéristiques principales de la *doxa* c'est d'une part qu'elle se fait des idées confuses et approximatives des choses, et d'autre part qu'elle ne cesse de se retourner, selon certains schèmes organisateurs, comme celui de ce qui est de l'ordre de la nature et de l'ordre de la convention, etc... Pour autant explique-t-il, la *doxa* structuraliste avait apporté quelques bienfaits à l'opinion française, mais passons. Plus étonnant à première vue, Milner range sous le terme de *doxa* les institutions académiques et l'Université de manière générale, et les sciences humaines en particulier, on y reviendra. Il parle par exemple de :

« ce miroir de la *doxa* que sont les institutions académiques. Quelque prestige dont elles se parent, elles ne font que renvoyer à l'opinion sa propre image, revêtue des insignes du savoir. Visible de tous, perdurant au long des années, elles fournissent des indices précieux sur les schémas organisateurs de la *doxa*. En retour, elles confèrent à ces schémas une dignité nouvelle, qui les renforce et les protège efficacement de tout examen critique. Considérons ainsi l'organisation universitaire des pays occidentaux ; la trop fameuse opposition des Lettres et des Sciences ne fait que transposer l'antique division. Aux littéraires, le coutumier : ses variations temporelles, ses variétés locales, ses régularités et ses irrégularités. Aux scientifiques, la nature et ses lois. Moyennant l'*aggiornamento* des lexiques administratifs, la non moins fameuse opposition entre sciences humaines (...) et science de la nature n'a pas d'autre fondement. Il en va de même de la variante vulgaire : sciences molles et sciences dures⁵ ».

Je n'approfondis pas ce point qui est en lien avec la pensée politique de Milner, dont j'aimerais parler une autre fois.

Deux parties dans ce livre : l'une concerne des auteurs particuliers appartenant d'après Milner au programme de recherche du structuralisme : Saussure, Benveniste, Barthes, Lacan, etc... ; l'autre aborde le structuralisme sous une forme unitaire, en traitant de son évolution, de son paradigme, de son échec final. Ce livre a été publié en 2002. Toutefois une seconde édition a paru en 2008, augmentée d'un chapitre sur Michel Foucault, alors que Milner précise bien que Foucault n'a jamais été structuraliste. Mais pour Milner, Foucault a, par son statut d'extériorité même, perçu quelque chose de fondamental du programme structuraliste. On verra pourquoi. C'est de ce chapitre sur Foucault que je voudrais traiter tout d'abord.

⁵ *Ibid.*, p. 282-283.

Milner étudie en particulier *Les mots et les choses*, livre qui traite du savoir depuis le XVIII^e siècle jusqu'au moment où Foucault écrit, c'est-à-dire en 1966. Et donc à la fin du livre, Foucault traite effectivement du structuralisme, en tant qu'il s'agit à ce moment-là du programme de recherche dont les promesses de savoir sont les plus grandes. Le structuralisme s'organise selon Foucault comme une triade composée de la psychanalyse et de l'anthropologie, en tant qu'elles sont soumises à une troisième discipline, la linguistique. Autrement dit : Lacan, Lévi-Strauss, Jakobson. En creux, dans le livre Foucault, il y a une question très inquiétante : est-il possible de savoir quoi que ce soit, y a-t-il un savoir possible, ou n'y a-t-il que des systèmes de pensée arbitraires, aléatoires, et conditionnées par des nécessités que les acteurs de ce savoir ignorent. C'est tout l'objet de ce livre : étudier ce qui *rend possibles* les savoirs de telle ou telle époque (ce qu'il appelle une archéologie), en montrant que ces savoirs sont basés sur des principes que les acteurs ignorent, principes qui semblent entièrement arbitraires (ce qu'il appelle une *épistémè*). Et donc pour Foucault, au moment où il écrit, quelle que chose qui s'appelle le structuralisme est en train de mettre fin au savoir moderne dont il étudie la constitution depuis la fin du XVIII^e siècle, c'est-à-dire aux sciences humaines, en tant que ces sciences humaines traitent de la question « qu'est-ce que l'homme ? »

Or le structuralisme pour Foucault est *distinct* des sciences humaines. « On pourrait même argumenter que ce qui se présente au début du XXI^e siècle comme la modernité même, sous le nom de sciences humaines et sociales (...), devraient passer, selon le filtre de Foucault, pour la persistance anachronique de questionnements désuets⁶ ». Si le structuralisme achève le savoir moderne, c'est d'abord parce qu'il sort de la question « qu'est-ce que l'homme ? ». Il dit par exemple que « l'ethnologie comme la psychanalyse interroge non pas l'homme lui-même, mais la région qui rend possible en général un savoir sur l'homme⁷ ». C'est tout le sens des célèbres dernières lignes des *Mots et les Choses* :

« L'homme est une invention dont l'archéologie de notre pensée montre aisément la date récente. Et peut-être la fin prochaine.

Si ces dispositions venaient à disparaître comme elles sont apparues, si par quelque événement dont nous pouvons tout au plus pressentir la possibilité, mais dont nous ne connaissons pour l'instant encore ni la forme ni la promesse, elles basculaient, comme le fit au tournant du XVIII^e siècle le sol de la pensée classique, - alors on

⁶ *Ibid.*, p. 240.

⁷ Michel Foucault, *Les mots et les choses: Une archéologie des sciences humaines*, Paris, Gallimard, 1966, p. 389.

peut bien parier que l'homme s'effacerait, comme à la limite de la mer un visage de sable⁸ ».

On aura noté l'aspect lyrique et quasi-prophétique de ce passage. Mais on mesure aussi l'attente que le structuralisme a créée, et l'impact qu'il a eu, peut-être ne faudrait-il même pas dire sur la « philosophie », parce qu'y a-t-il encore quelque chose comme de la philosophie au XX^e siècle ? Est-ce que le structuralisme ne fait pas éclater ce cadre ? C'est là aussi que l'Université, dans sa rigidité académique, a quelque chose de désuet : on n'en est plus là ; « histoire », « philosophie », ce sont des mots désuets, qui cachent quelque chose de plus profond sur la nature même du savoir lui-même, son caractère sacré. Sur un autre plan, Heidegger lui-même ne présentait pas sa pensée comme une « philosophie ». Ce qu'il y a au XX^e siècle, partout et massivement, c'est de la *pensée*.

Foucault émet également des réserves par rapport au structuralisme. Le structuralisme prétendait en effet atteindre un même degré de scientificité, ou de formalisme, que les mathématiques. Et donc qu'aux *structures* linguistiques correspondent des *structures* mathématiques. Problème : n'y a-t-il pas là un pur jeu de mots sur le terme de structure ? Or pour Foucault, la preuve n'est pas encore apportée que le structuralisme soit une discipline mathématisée, ou même formelle. Pour que le structuralisme se poursuive, il faut donc qu'il articule clairement son rapport aux mathématiques. Or précisément, on le verra lorsque je parlerai de Chomsky, ce point n'aboutira pas.

Ainsi dès 1971, Foucault laisse de côté le structuralisme, et réfute la présentation qu'il en avait faite dans *Mots et les choses*, et en particulier sur les sciences-humaines : il ne s'agissait pas d'une alternative aux sciences humaines. Et du même coup, les sciences humaines restent d'actualité, au grand malheur de Foucault, parce qu'elles n'en perdent pas pour autant leur caractère vieilli. Mais aussi parce que le structuralisme représentait un espoir dans le champ du savoir, un espoir de délivrance de quelque chose d'un peu énigmatique, de quelque chose qui est là-aussi de l'ordre du sacré. Or précisément on retourne à un savoir sans espérance, un savoir que Foucault lui-même a achevé, comme si tout savoir n'était valable et porteur que dans la mesure où ce sur quoi il se fonde n'est pas encore découvert. Quand le mystère est brisé, ça s'écroule. Aussi Milner parle de « permanence mélancolique » des sciences humaines. En tout cas on mesure tout ce qui se jouait autour du structuralisme : c'était véritablement quelque

⁸ *Ibid.*, p. 398.

chose de vital dans l'ordre des savoirs, dans la mesure où les savoirs ne sont pas une donnée qu'il faut détacher du cours de la vie des hommes. C'en est une composante vitale.

« Avec la fin du structuralisme, une partie formidable se joue. On ne peut que constater la disparition de toute machinerie massivement opposable aux sciences humaines. En l'absence d'opposition massive, on doit conclure à un avenir discernable : que les sciences humaines cèdent au penchant qui les habite, parfois à leur corps défendant, et qu'elles deviennent toujours plus, le voulant ou non, des vecteurs de domestication et de contrôle. (...) Si telle est la prédiction de Foucault, elle n'a pas été démentie⁹ ».

Et donc si le structuralisme échoue, est-ce que pour autant il faut abandonner le projet d'effacement de l'homme des savoirs ? Non, seulement Foucault poursuivra ce programme en se passant du structuralisme. L'archéologie de Foucault n'était pas une méthode structurale, mais se concevait dans *Les mots et les choses* par différenciation d'avec le structuralisme ; si ce dernier tombe, l'archéologie également. C'est le sens du retour de Foucault, à partir des années 1970, au mot « histoire », que ce soit dans *Surveiller et punir*, qu'il conçoit comme une « histoire politique des corps », jusqu'à son *Histoire de la sexualité*.

Abandon

Comment expliquer cet échec du structuralisme ? Comme on l'a vu, tout part de la linguistique : si donc la solidité du modèle linguistique tombe, le reste tombe avec. Or une des principales prétentions du structuralisme était de fonder une véritable science galiléenne, formelle, des faits humains tels que le langage, la parenté, les mythes, etc... En effet toute entreprise qui tenterait de fonder une science des faits humains se heurte à un paradoxe : on observe que les hommes obéissent à des contraintes anonymes, à des lois qui sont aussi contraignantes que les lois de la nature en physique, mais infiniment variables en fonction des temps et des lieux. Et donc il s'agissait pour le structuralisme d'isoler les différents domaines où ces contraintes s'exercent, en les désignant comme structure, mais en les étudiant toutes selon une méthode commune, et en refusant de se poser la question de l'origine de ces nécessités

⁹ J.-C. Milner, *Le périple structural*, op. cit., p. 257-258.

et de ces contraintes. On en étudie seulement le fonctionnement. Par exemple les linguistes étudient le fonctionnement des langues, mais pas l'origine du langage.

Le structuralisme affirmait alors qu'elle pouvait se constituer en science galiléenne d'objets non « naturels ». Mais pour cela il faut répondre à deux conditions : être empirique, être mathématisée. Or, pour ce qui est de la mathématisation, le structuralisme n'entendait pas tant se référer à tel ou tel plan des mathématiques, que de permettre ce que Milner appelle un « maniement aveugle des lettres¹⁰ », en fonction de règles préétablies, permettant telles ou telles déductions.

Et ce qui autorisait tout particulièrement le structuralisme à se proclamer comme science, c'est la fécondité empirique exceptionnelle de son approche, notamment en linguistique. Avec le structuralisme, on tombe bel et bien sur quelque chose ; ça fonctionne :

« Les linguistes successeurs de Saussure – Troubetzkoy et Jakobson, entre autres – avaient, à partir de ces principes doctrinaux, élaborés des procédures à la fois empiriques et rigoureusement littérales qui permettaient des découvertes concernant toutes les langues naturelles observées ou observables : en cinquante ans, on était parvenu ainsi à en savoir sur les langues plus que l'on n'en a jamais su au cours de deux millénaires¹¹ ».

Mais concernant en particulier la mathématisation, plusieurs zones d'ombres marquent le structuralisme : elles sont selon Milner au nombre de trois. Tout d'abord, aucune des procédures propres au structuralisme ne répond à ce qu'on peut trouver dans les mathématiques. D'autre part, les travaux de Popper, qui ont marqué l'épistémologie du XX^e siècle et commençaient à se diffuser, engageaient une vision de la science complètement à l'opposé de celle des structuralistes, vision que Chomsky notamment va reprendre.

Enfin, la notion même de structure posait problème. Pour fonctionner, le structuralisme ne retient de la langue qu'un minimum d'éléments nécessaires à son analyse. Ce qui fait qu'en réalité ce minimum d'éléments finit par ne rien retenir qui soit propre à la langue, et donc permet ensuite son application à d'autres domaines : psychanalyse, ethnologie, etc... Autrement dit, plus on réduit la notion de structure elle-même, plus on est à même de l'étendre, mais plus elle devient vide. On en arrive à ce paradoxe que le linguiste structural ne traite de la langue qu'en tant que le langage n'a rien de spécifique, et de même ensuite pour les autres domaines analysés.

¹⁰ *Ibid.*, p. 305.

¹¹ *Ibid.*, p. 307.

« Par la notion de structure, on ne saisit que ce par quoi toute structure est homologue de quelque autre. Il ne peut en aller autrement, car on est là au cœur du programme : la structure comme telle n'est rien si elle n'est pas un principe de saisie des homologues. (...) Mais alors la structure en général n'a aucune propriété, sinon l'homologie en elle-même et pour elle-même ; autrement dit, l'homologie quelconque ; autrement dit encore, l'arasement progressif du divers. Poussé à son terme, la structure fondée sur la différence ne rencontre plus que la répétition indéfinie du Même¹² ».

Toute chose que le structuralisme prétend saisir ne peut l'être qu'en tant qu'elle n'a rien de spécifique : la structure quelconque. Au bout du bout, on débouche sur le vide. Et ce sont là des problèmes que les linguistes et notamment Jakobson ont remarqué dès les années 50. Une fois que toutes les combinaisons que permettaient la méthode structurale au niveau des langues, et qui effectivement produisent un savoir empirique, arrivent à leur terme, du fait de la rigidité de la structure, il n'y a à terme plus rien à découvrir ; la linguistique structurale commençait donc à s'essouffler de l'intérieur.

Et c'est là qu'intervient Chomsky, qu'on considère comme le père de la linguistique dite transformationnelle, qui va faire éclater toutes ces contradictions à partir de 1955 avec sa thèse *The Logical Structure of Linguistic Theory*, puis en 1957 son livre *Syntactic Structures*. Premièrement, le modèle mathématique qu'utilise le structuralisme existe bien, mais il est inadéquat, insuffisant, et utilisé par les structuralistes sans qu'ils en aient eu conscience. Du point de vue de la mathématisation, le structuralisme est donc lui-même inadéquat et insuffisant.

Concernant le problème du vide potentiel autour duquel tourne la notion de structure, Chomsky va prendre l'exact contrepied. Le linguiste ne doit pas réduire la langue à ce qu'elle a de non-spécifique, mais au contraire « expliquer ce par quoi le langage ne ressemble à rien d'autre¹³ ». On insiste donc sur la spécificité des objets étudiés, et ce que l'on dit par exemple de la langue *ne* vaut *que* pour la langue : pas d'extension à d'autres domaines. Et c'est à partir de là que Chomsky, mais sur des bases entièrement renouvelées, va tenter à son tour de mathématiser la linguistique, d'en faire une science galiléenne, mais cette fois de manière beaucoup plus direct, c'est-à-dire en liant étroitement la linguistique à la biologie et aux neurosciences. La langue rentre dans le giron des sciences naturelles.

¹² *Ibid.*, p. 343-344.

¹³ *Ibid.*, p. 351.

Avenir ?

Donc, à première vue, c'est un échec. Reste-t-il quelque chose du structuralisme ? C'est là où ça devient absolument passionnant ; pour Milner, il reste du structuralisme trois legs, dont l'un concerne l'ontologie proprement dite, dans la mesure où le structuralisme « définit un mode d'être nouveau¹⁴ ». Le structuralisme définit une ontologie absolument inédite. En effet un objet pour le structuraliste, qu'il soit langagier, sociétal, etc., ne se comprend jamais en lui-même, mais en fonction de sa position dans la structure, et en fonction de ce en quoi il se différencie ou s'oppose à un autre objet : c'est donc une ontologie positionnelle et distinctive.

Or avec ces notions de distinctivité et de raisonnement par position, on disjoint l'Un et l'Être, et on sort d'une ontologie basée sur les notions d'identité et de ressemblance :

« Être, ce n'est pas être identique à soi et, par cette identité, compter pour Un ; être, c'est être opposable et, du fait de cette opposition, ne compter pour Un qu'en second temps, par la médiation du plusieurs. Du même coup, l'Un lui-même changeait : il était disjoint de l'identité¹⁵ ».

En conséquence, j'insiste, tout être, tout objet n'est que par sa position dans la structure, en tant qu'il s'oppose à une autre entité. Donc on ne peut pas le déplacer sans que par la même il change de nature : c'est la position qui dit l'être, qui dit ce qu'est une chose. Au contraire, le tournant chomskyen ramène la linguistique à une ontologie classique d'identité de l'Un et de l'Être, et abandonne l'ontologie positionnelle, puisqu'on insiste sur la *spécificité* de l'objet. Et donc d'une certaine manière il s'agit là d'une régression vers une ontologie ancienne, qui est celle de la science moderne.

Pour bien comprendre, revenons sur notre exemple de la différence entre « é » et « è » en français et en russe. Je rappelle qu'en français, le *e* fermé et le *ε* ouvert sont deux phonèmes différents, tandis qu'en russe, ils ne sont que deux variantes d'un même phonème. Autrement dit, on ne comprend rien si l'on s'en tient à ce que ces deux matières acoustiques sont *en elles-mêmes*, et donc si l'on s'en tient à l'ontologie classique : on a simplement deux matières acoustiques semblables, et donc dans les deux cas la même chose. C'est seulement si l'on

¹⁴ *Ibid.*, p. 358.

¹⁵ *Ibid.*, p. 359.

considère les deux structures que sont le français et le russe, et que l'on analyse ces deux sons, « é » et « è », *relativement* à la structure à laquelle ils appartiennent, que l'on saisit cette différence. Allons au bout : il y a une différence *ontologique* entre ces deux sons selon que l'on se place dans la langue française et dans la langue russe, alors même que ce sont, selon l'ontologie classique, les mêmes choses : un physicien qui analyserait par exemple physiquement la matière acoustique de ces deux sons tomberait sur les deux mêmes objets, quelle que soit la langue parlée. En russe donc : $e = \varepsilon$; en français : $e \neq \varepsilon$. Dans un cas, un être ; dans l'autre, deux. Rigoureusement, le Français et le Russe *n'entendent* pas la même chose, quoi qu'en dise le physicien. Voilà l'ontologie positionnelle : l'être *n'est* que pas sa position dans le système.

Or c'est bien sur cette ontologie que réside pour Milner tout l'apport du structuralisme, et qui lui fait prendre des accents quasi-prophétiques, proche du Foucault des *Mots et les choses* :

« Admettons donc que l'ontologie structuraliste ait été alors mise en sommeil. Admettons qu'elle soit encore quiescente aujourd'hui. Il demeure qu'elle a été définie et que, de plus, elle a permis de construire des connaissances nouvelles. Entendons par là des connaissances empiriques. Car c'est le point le plus surprenant. Qu'en s'appuyant sur une ontologie si nouvelle, si résolument « anti-physique », on ait pu en savoir plus qu'on n'en avait jamais su sur ce qui pouvait paraître le plus propre à l'homme et qui, pour cette raison peut-être, lui était demeuré le plus opaque, voilà qui demeure un épisode remarquable dans l'histoire de la pensée. Il ne semble pas que le siècle naissant en prenne l'exacte mesure. Sans émettre aucune prédiction quant à l'avenir, on ne peut exclure qu'un jour cette innovation ontologique (il n'y en a pas eu tellement dans l'histoire occidentale) retrouve un usage fécond. Sous une forme et à des fins qu'on ne peut imaginer¹⁶ ».

J'aimerais revenir pour terminer sur Foucault. En effet si Foucault est le seul non-structuraliste que Milner ait choisi de faire apparaître dans ce livre c'est pour cette raison qu'il est le premier, et peut-être l'un des seuls, à avoir senti que c'est sur *ce* point-là, sur cette nouveauté ontologique même, que quelque chose se jouait dans l'ordre du savoir avec le structuralisme. Aussi je voudrais vous citer la fin du chapitre sur Foucault, qui se conclut sur une forme de suspense. Il parle donc ici de l'abandon par Foucault de tout lien avec le structuralisme.

¹⁶ *Ibid.*, p. 361.

« Faut-il en déduire que rien ne subsista de ce qui avait été appris, dans les années 60, auprès notamment de la linguistique telle qu'elle était alors ? J'incline à supposer le contraire ; quelque chose subsista et fit retour, quoique sous forme énigmatique, à la veille de la mort. Je compte m'en expliquer ailleurs¹⁷ ».

Cet article, je ne sais pas s'il a été écrit. J'ai pensé un moment que c'était celui-ci, paru dans la *Puissance du détail*¹⁸ en 2014, mais les dates ne concordent pas tout à fait. En tout cas c'est la même question qui est en jeu, à savoir la question ontologique du structuralisme. Et cette question, elle a un rapport avec le temps. Le structuralisme utilise abondamment les notions de synchronie et de diachronie, qui sont des néologismes formalisés justement par Saussure. Il ne s'agit pas réellement de différence temporelle, mais de différence relativement à un système donné : lorsqu'on étudie un état de la langue, on fait de la linguistique synchronique, lorsqu'on étudie des états de langue différents, on fait de la linguistique diachronique. Le temps lui-même est relatif au système. Chez Foucault, ce qui est de l'ordre de la synchronie, c'est-à-dire ce qui relie entre eux des éléments relativement à un même système, c'est l'*épistémè*. Or cette *épistémè* organise chez Foucault des systèmes de synonymes, et à l'inverse il n'existe pas au niveau diachronique de succession des synonymes. Or si l'on reprend l'œuvre de Foucault, il ne s'agit que de ça : contredire à la succession des synonymes :

« Il a contredit à la succession des synonymes de la folie, puis à la succession des synonymes de la clinique, puis à la succession des synonymes du savoir, puis à la succession des synonymes de la prison, puis à la succession des synonymes de la sexualité¹⁹ ».

Autrement dit le structuralisme autorise l'adoption d'une vision entièrement renouvelée du Temps, analogue à ce qu'a fait Einstein en physique, mais ici dans le devenir des hommes : il n'y a pas de succession historique. On comprend mieux à cette lumière la question que Foucault se faisait un devoir de raturer, la question « qu'est-ce que l'homme ? », puisque précisément elle suppose que le nom « homme » soit synonyme à toutes les époques, et qu'à toutes les époques il y ait de l'homme, et que cet homme soit indéfiniment cette succession indéfini du même. Ce à quoi Foucault se fait un devoir de contredire.

¹⁷ *Ibid.*, p. 262.

¹⁸ Jean-Claude Milner, "Michel Foucault ou le devoir aux rives du temps", dans *La puissance du détail: phrases célèbres et fragments en philosophie*, Paris, B. Grasset, 2014, p. 199-217.

¹⁹ *Ibid.*, p. 203-204.